

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
							/					
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

VIII^e ANNEE

1892



1^{er} OCTOBRE

No. 10

REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA

TERRE - SAINTE

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

XXII

SA PARABOLE DEVANT INNOCENT III.

“ Le saint Serviteur du Dieu Tout-Puissant, se rendant au désir du Souverain Pasteur, court avec confiance au Christ et se met tout entier à la prière. Il exhorte ses compagnons à l'imiter. Sa piété et son instance obtiennent du Seigneur la grâce de s'exprimer comme il convenait et d'être compris par le Pape.

“ Pendant son oraison, Jésus-Christ l'éclaire et lui adresse cette familière allocution, que le Saint rapporta à ses fils :

“ François, lui dit Jésus, tu parleras ainsi au Pape : Une femme très pauvre, mais belle, demeurait dans un désert. Un grand roi, admirant son extrême beauté, désira vivement l'épouser, car elle-même pouvait lui engendrer de beaux enfants. Le mariage fut contracté avec bonheur, et de nombreux fils, de toute beauté, vivante image de leur père, en naquirent. Après qu'ils eurent grandi et reçu une noble éducation, cette mère leur dit : Mes chers enfants ne rougissez pas de votre pauvreté, car vous êtes tous les fils



N. S. P. S. François à tous ses Enfants.

— — — — —

“ O mes enfants bénis pour toute l'éternité, écoutez-moi, écoutez la voix de votre père. Nous avons promis de grandes choses, de plus grandes nous sont promises. Gardons les premières et soupirons après les secondes. Le plaisir est court, la peine éternelle. La souffrance est légère, la gloire infinie !”

d'un roi. Allez donc joyeux à la cour, demandez à votre père ce qui vous est nécessaire, et vous le recevrez.—A ces paroles, ces jeunes gens sont dans l'admiration et la joie. La pensée qu'ils sont de race royale les grandit à leurs propres yeux ; futurs héritiers du roi, ils estiment que leur indigence est une grande richesse. Ils se présentent hardiment devant le monarque qu'ils redoutent peu, puisqu'ils ont ses traits. Le roi admire leur merveilleuse beauté, et, reconnaissant en eux son image, il s'enquiert de leur origine. " De qui êtes-vous fils ? " leur dit-il. " Nous sommes, répondirent-ils, les fils de la femme pauvre qui vit dans le désert. " A ces mots le roi les presse dans ses bras avec grande joie. " Vous êtes mes fils et mes héritiers, leur dit-il, soyez sans crainte, car si des étrangers s'assoient à ma table, il est bien plus juste que je nourrisse mes fils, eux qui ont droit à mon héritage. Ensuite le roi avertit la femme de lui envoyer tous leurs enfants, afin qu'il pourvut à leurs besoins.

" Rempli de joie et d'allégresse par cette parabole venue du Ciel, François la transmet sans retard au Souverain Pontife.

" Seigneur, dit-il, je suis cette pauvre femme que, dans son amour miséricordieux, Notre-Seigneur a embellie et de laquelle il lui a plu de s'engendrer des fils légitimes. Le désert c'est ce monde inculte et privé de la doctrine des vertus ; la beauté des enfants et leur multitude ne sont autre que le grand nombre de mes frères ornés de toutes sortes de vertus. Le roi c'est le Fils de Dieu, auquel mes frères ressemblent par la pratique de la sainte pauvreté. Contents d'imiter Jésus-Christ, ils reçoivent, sans aucune fausse honte, les mets de la table du Souverain Roi recueillis par aumône et, au milieu des opprobres du monde, ils savent qu'un jour ils seront heureux. Car le Roi des rois m'a promis de nourrir tous les fils qu'il me donnera. S'il accorde le vivre aux étrangers, combien plus le donnera-t-il à ses enfants. C'est-à-dire, si Dieu donne aux pécheurs les biens temporels pour l'amour des enfants qu'ils doivent nourrir, à plus forte raison les procurera-t-il aux hommes évangéliques qui les méritent justement.

" Le Pape, ayant ouï cette parabole, fut dans une grande admiration, et sans douter crut que Jésus-Christ avait parlé par François, d'autant plus qu'il se rappelait en ce moment une vision qui lui était arrivée peu de jours auparavant. Eclairé par l'Esprit Saint, il affirme qu'elle doit se réaliser en cet homme. Pendant son sommeil il voyait la basilique de S. Jean de Latran menacer ruine, mais un homme reli-

gicux, chétif et méprisé, l'empêchait de tomber en la soutenant sur son dos. Étonné, effrayé même, Innocent III s'était éveillé. Mais discret et sensé, il cherchait le sens de cette vision.

“ Lors donc que, quelques jours après, le Bienheureux François le venait trouver et lui révélait son dessein, comme on l'a dit, demandant la confirmation de la règle qu'il avait écrite en paroles simples, se servant des passages du S. Évangile, dont il désirait pleinement la perfection, le Seigneur Pape le considérant si fervent au service de Dieu, et en même temps se rappelant sa vision et la parabole donnée à l'homme de Dieu, il commença à se dire :—En vérité, celui-ci est bien l'homme religieux et saint qui, par les œuvres et la doctrine du Christ, soulèvera et soutiendra l'Eglise de Dieu.

“ Alors le Souverain Pontife prit François dans ses bras et approuva la règle qu'il avait écrite. Rempli de dévotion pour le Serviteur de Jésus-Christ auquel depuis il porta toujours un amour spécial, non seulement il lui concéda sa demande, mais il promit de lui accorder de nouvelles faveurs. Il lui permit, ainsi qu'à ses frères, de prêcher partout la pénitence. Cependant ceux-ci devaient auparavant, en obtenir la permission du Bienheureux François. — Tout cela fut approuvé ensuite en consistoire.

“ Ayant donc reçu ce qu'il souhaitait, François remercia Dieu, qui élève les humbles et console les affligés ; puis, fléchissant les genoux, il promit humblement et dévotement obéissance et révérence au Seigneur Pape. A leur tour, selon l'ordre du Souverain Pontife, les frères promirent pareillement obéissance et révérence au Bienheureux François. Enfin, après avoir reçu la bénédiction d'Innocent III, ils visitèrent le tombeau des Apôtres.

“ Le Pape voulut aussi que les frères laïcs (ou laïcs, c'est-à-dire non engagés dans la cléricature) qui avaient accompagné le Serviteur de Dieu, reçussent de petites tonsures, pour qu'ils pussent prêcher librement la parole de Dieu. Le Cardinal Jean de S. Paul y pourvut, et ainsi tous les douze furent élevés à la cléricature.

“ L'homme de Dieu avec ses frères quitta enfin la ville de Rome et partit, admirant beaucoup avec quelle facilité son désir avait été rempli. Chaque jour donc il croissait dans l'espérance et la confiance dans le Sauveur qui, par ses saintes révélations, lui avait montré d'avance ce qui venait d'arriver. (3 Comp., c. 12 ; 2 Cél., I p., c. 11 ; S. Bon., c. 3.)

S. FRANÇOIS VA DANS LA VALLÉE DE SPOLÈTE.

“ François assisté de la grâce céleste et de l'autorité papale se dirigea résolument en compagnie de ses disciples vers la vallée de Spolète pour y pratiquer et annoncer l'Évangile de Jésus-Christ.

“ Durant le voyage il s'entretenait avec ses compagnons du nombre et de la grandeur des dons qu'ils avaient reçus du Dieu très clément ; avec quelle gracieuseté le Vicaire de Jésus-Christ, maître et père de tout le peuple chrétien, les avait accueillis ; de quelle manière ils pourraient accomplir, observer et garder inviolablement ses avis et ses préceptes ; comment ils devaient marcher en toute sainteté et religion devant le Très-Haut ; comment enfin leur vie et leurs mœurs devaient servir d'exemple au prochain par le progrès dans les saintes vertus.

“ Or, les nouveaux disciples de Jésus-Christ s'entretenirent longuement de ces choses, à l'école de l'humilité ; le jour était déjà fort avancé et l'heure tardive. Parvenus à un lieu désert, ils étaient très fatigués par la longueur de leur étape. La faim les tourmentait aussi ; mais comment trouver de quoi l'apaiser, lorsqu'ils étaient fort loin de toute habitation humaine ? La grâce de Dieu y pourvut aussitôt ; un homme aborde subitement les pauvres de Jésus-Christ, leur offre le pain qu'il tient à la main et s'en va. D'où venait-il, où allait-il ? Mystère ! Les frères, qui ne le connaissaient pas, furent émerveillés de ce secours divin et s'exhortèrent mutuellement à se confier de plus en plus en la céleste miséricorde. Ils mangèrent ce pain qui les réconforta grandement. Remplis en outre des divines consolations, ils prirent fermement et confirmèrent irrévocablement la résolution de ne jamais manquer à la sainte pauvreté, quoique poussés par les privations ou les tribulations.

“ Après quoi ils dirigèrent leurs pas vers un lieu proche de la ville d'Orté, où ils demeurèrent une quinzaine de jours. (1 Cél., 1 p., c. 14 ; S. Bon., c. 4.)

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



JE SUIS L'IMMACULEE CONCEPTION

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION

XVI

Le 14 du mois d'août, une paralytique guérit subitement à la Grotte. Ayant, quelques heures après, rencontré M. l'abbé Antoine, elle l'encouragea cordialement :

Confiance ! lui dit-elle. Aujourd'hui c'est moi, demain ce sera votre ami ! J'espère que la Sainte Vierge vous exaucera tous deux pour sa glorieuse fête de l'Assomption.

Le lendemain était en effet le 15 août, et l'Église allait célébrer l'entrée triomphante de la Mère de Jésus-Christ dans le Royaume de son Fils. Dans l'âme du prêtre infirme, les incertitudes du doute se dissipaient de plus en plus sous les rayons d'un espoir grandissant qui montait en lui comme les clartés graduelles de l'aube et qui prenait peu à peu les teintes du plein jour, les teintes de cette foi sans hésitation dont le Sauveur disait : *Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti* : si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit ! Illusion ou réalité, il lui semblait que l'atmosphère du miracle l'enveloppait. Déjà ce long captif de la maladie prononçait le mot " Délivrance ! " comme Colomb s'écriait " Terre ! terre ! " bien avant que les yeux de son corps eussent aperçu le continent, à travers l'incommensurable horizon. De ses lèvres frémissantes sortaient ces accents :

— Demain ! demain ! Que Notre-Dame de Lourdes guérisse petit Pierre ! . . . Et qu'elle me guérisse aussi, si telle est sa volonté sainte !

La nuit du 14 au 15 août se passa sans sommeil pour les deux prêtres : c'est dire qu'elle se passa en prières. Les étoiles brillaient au ciel dans l'immensité silencieuse ; et ça et là, sous les arceaux des chapelles claustrales, où l'Office nocturne rassemblait les moines et les religieux ; dans les chambres solitaires où la piété chrétienne veillait les malades et les mourants ; sur la couche des justes que l'insomnie visitait ; en mille et mille lieux divers de la terre endormie, nombre d'âmes s'allumaient comme des soleils dans les flammes ardentes de l'Oraison et réjouissaient les regards des Anges. "*Eccæ nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini . . . In noctibus extollite manus vestras in sancta et benedicite Dominum*. Voici, voici que l'instant est venu ! Bénissez le Seigneur, serviteurs du Seigneur ! . . . Durant les nuits, élevez vos mains vers les voûtes saintes ; bénissez, bénissez le Seigneur ! . . ." Ainsi s'écoulerent les heures rapides. Et quand, retentissant à la fois au beffroi de la Paroisse et à l'Église du Pèlerinage, le joyeux carillon des cloches argentines annonça le matin de la grande fête, l'un des prêtres dit à son compagnon :

— Comme la nuit s'est vite écoulée !

Penser aux choses de l'éternité, et s'en entretenir, c'est ne plus ressentir la marche et les atteintes du temps ; c'est anéantir la durée. Presque aussitôt les grelots sonores de deux chevaux, lancés au grand trot, se firent entendre dans la rue de la Grotte, et la voiture, commandée la veille, s'arrêta devant la porte de la maison.

— Il faut partir ! dit l'abbé de Musy ému. Le Curé de Lourdes célèbre maintenant la messe et son Memento est pour nous. Que va être le jour d'aujourd'hui ?

Et si, en cette même heure, franchissant vallées et collines, fleuves et montagnes, forêts touffues et plaines immenses, le regard eût pu pénétrer dans la chapelle silencieuse d'un château des environs d'Autun, il y eut aperçu, aux lucers du soleil levant, une femme aux cheveux blancs, une Mère prosternée devant Dieu et qui, elle aussi, dans les frémissements de la foi et de l'espérance, murmurait cette parole : " Que va être le jour d'aujourd'hui ? "

XVII

La pensée et l'âme tout entière des habitants de Digoine étaient à Lourdes. Avec quelle ferveur l'on suivait la neuvaine de prières ! Avec quelle avidité on lisait les lettres quotidiennes de l'abbé Antoine donnant des nouvelles du cher absent !

Si la foi était bannie de ce monde on la retrouverait dans le cœur des mères. Mme de Musy ne doutait point.

— Oui, ma fille, disait-elle dès le premier jour à Geneviève, avec un ton de certitude qui repoussait toute objection, oui, ma fille, il sera guéri miraculeusement et nous le verrons de nos yeux !

Et chaque instant qui s'écoulait augmentait en elle cette extraordinaire assurance, admirable sans doute dans son principe, mais aussi effrayante en vérité que le joyeux balancement de l'enfant qui se joue au-dessus des profondeurs d'un abîme. . . . Qu'advient-il si la branche de l'arbre se casse, ou si la corde vient à se rompre ?

Cette assurance avait pris de telles proportions que déjà Mme de Musy, dans l'abandon de l'intimité, s'entretenait de la guérison de son fils comme d'un fait accompli.

Par un étrange phénomène, il y avait en elle un mélange d'alégresse et d'épouvante. Il lui semblait que cette guérison allait être comme une sorte de séparation fatale : comme l'entrée de son fils dans un monde nouveau où elle ne pourrait le suivre. Elle se souvenait de la mystérieuse parole du Sauveur, après qu'il fut surgi du tombeau, à Madeleine empressée : "*Noli me tangere ! Ne touchez point à ma personne ! Ce ne sont plus les rapports d'autrefois !*"

Quel prodige ! répétait-elle souvent : ce sera pour lui la Résurrection. . . . Je tremblais de lui parler. Je n'osais plus le traiter comme auparavant.

— Mais, ma mère, ce serait l'affliger. . . .

—Pense donc à la transformation qui se sera faite en lui ! Dieu l'aura comme créé de nouveau ! . . . Dieu aura formé ses os et pétri sa chair comme le limon d'Adam. De même que Moïse au retour de l'Horeb, il aura le reflet du Saint des Saints . . . J'aurai peur de lever sur lui mon regard et je sens à l'avance défaillir mes genoux.

—Et c'est ainsi que les ombres de la mélancolie traversaient par moments son radieux espoir, pareilles à ces brumes floconneuses que l'on voit parfois, au mois de juin ou de juillet, courir ça et là sur le ciel pur de l'été.

—Il sera le fils de la Sainte Vierge, disait-elle toute songeuse . . . Sera-t-il encore le mien ?

Mais la brume légère se fondait bien vite dans la tranquille sérénité de l'atmosphère, et plus rien ne venait troubler le firmament de sa joie.

Le 14 août, vigile de l'Assomption, elle prononça ces paroles :

—Voilà donc qu'il va être guéri ! Quel bonheur ! Comme il a bien gagné cette récompense, mon pauvre enfant ! Quelle vertu ! Quelle patience ! Pas une plainte depuis vingt-deux ans !

—Oh ! ma mère ! s'écria Geneviève avec une vague terreur, ne le croyez pas trop ! . . . S'il rentrait de Lourdes sans être guéri !

Madame de Musy pressa le bras de sa fille. Et d'une voix basse, entrecoupée, contenue, elle lui dit ces mots dont l'accent la fit frissonner :

—Je suis sûre qu'il guérira ? . . . Demain ! Demain sera le sixième jour . . . Je recevrai une dépêche de Lourdes . . . Demain matin il sera guéri !

Et ses yeux, nous racontait Melle Geneviève, ses yeux avaient l'expression d'un céleste ravissement. Je restai persuadée qu'une dépêche qu'elle annonçait et attendait avec une telle certitude la trouverait toute préparée.

Hélas ! la Providence, en ses insondables desseins, allait disposer toutes choses autrement qu'on ne l'avait prévu !

Ce soir là, veille de la fête, arriva à Digoine un ami de la famille, M. l'abbé Bourbonne, aumônier de la Visitation de Paris.

Après une nuit agitée, après une nuit vide de sommeil et pleine d'oraison, madame de Musy se leva avant l'aube . . .

—C'est l'Assomption ! pensait-elle ! C'est le triomphe d'une mère, de la Mère des mères, de la Mère de Jésus-Christ. Alors qu'elle avait tenu au Calvaire le corps inanimé de son Fils, c'est aujourd'hui qu'elle l'a possédé de nouveau et à jamais dans la plénitude de sa vie humaine et divine, régnant sur la terre et le ciel, après l'avoir vu, dès ici-bas, ressuscité ! . . . O mon Dieu ! est-ce donc bien vrai que je vais, tout indigne que j'en suis, goûter quelque chose d'une semblable félicité ?

Ainsi montaient ses pensées. Quelques-unes des paroles, surprises les jours précédents sur ses lèvres, font soupçonner qu'elle avait offert sa vie pour obtenir celle de son fils. Touchante et redoutable reversibilité !

Étant descendue à la chapelle, elle y trouva M. l'abbé Bourbonne, venu comme elle pour y prier.

Elle voulut se confesser avant la communion du jour. Elle se sentait comme menacée par un bonheur foudroyant : elle éprouvait le besoin d'attirer en elle toutes les forces du ciel pour supporter cette grande joie de la terre.

Puis elle alla frapper à la chambre de son mari, de son fils, de sa fille, de ses petits-enfants, voulant que, dès l'aurore de cette fête, ils invoquassent Dieu pour l'absent bien-aimé qui était présent à tous les cœurs.

—A la prière ! à la prière ! . . .

Elle appelait à la prière, pour l'œuvre spéciale qu'elle voulait accomplir, comme l'on appelle au travail, pour les labeurs ordinaires de la vie.

M. l'abbé Bourbonne monta en chaire à l'église de la Paroisse, et demanda des prières pour le prêtre infirme, pour le père des pauvres, qui était allé chercher sa guérison au pays des Miracles. Ce fut en pleurant que le peuple des campagnes s'agenouilla et récita l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, en faveur de celui que tout le pays nommait " le bon monsieur Victor " et que quelques-uns, effrayés d'un tel voyage, craignaient, hélas ! de ne revoir jamais.

A tout instant Madame de Musy regardait à sa fenêtre dans la direction qui vient d'Epinac. C'est là, à dix kilomètres environ de Digoine, qu'aboutit le télégraphe. Mais les heures s'écoulaient et rien n'arrivait encore.

Rejoignons M. l'abbé de Musy.

(A suivre.)

H. LASSERRE.



CONNAITRE DIEU ET JESUS-CHRIST

VOILA LA VIE ETERNELLE.

XIV

— Mon Père, j'ai réfléchi à notre dernier entretien ; vous m'avez fait remarquer que Dieu place toutes choses en lieu convenable, qu'il dirige tout, pourvoit à tout. Je suis loin de vouloir vous contredire, et cependant, repassant en mon esprit le peu que j'ai pu voir et entendre, il m'est venu une difficulté dont, je suis sûr, vous me donnerez la solution. Avouez, mon Père, qu'en apparence, au moins, la conduite de Dieu est bien étrange par moments.

—Comment cela ?

—Eh ! c'est bien simple. Ne voit-on pas ordinairement les âmes qui se dévouent pour le Bon Dieu, ou qui veulent le servir plus parfaitement, être accablées aussitôt par les croix ? Elles ne sont pas délivrées d'une peine qu'une autre leur arrive. Plusieurs fois j'ai entendu dire par les Tertiaires que depuis qu'ils se sont enrolés sous la bannière de S. François ils ont été accablés de croix. N'ai-je pas appris, avec le plus grand étonnement, que S. Louis, roi de France, ayant entrepris deux croisades pour l'honneur de Notre-Seigneur, a échoué chaque fois, qu'il a été fait prisonnier par les ennemis de Dieu, que son armée a été détruite, et que même il est mort de la peste au commencement de sa deuxième expédition ?

—Tout cela est vrai, cher enfant ; et on peut ajouter un exemple plus frappant encore, celui de N.-S. J.-C. ; venu sur la terre pour nous sauver, le Fils de Dieu a échoué lui-même, en apparence. Il n'a réussi qu'à se faire mettre en croix. C'est la croix qu'il propose à ses amis en ce monde.

—Tout cela est bien étonnant !

—Les Juifs en ont été scandalisés et les Payens réputés sages, tels que les Grecs, ont dit que c'est une folie.

—Ceci ne m'étonne plus.

—Néanmoins, en réalité, la conduite de Dieu est fort sage. C'est ce point qui montre toute la sagesse de Dieu et son habileté.

—J'espère que vous allez éclairer et donner satisfaction à mon intelligence.

—Je vais essayer ; daigne la divine Sagesse m'assister.

—Dieu, que demande-t-il de nous, sinon que nous lui devenions semblables et que nous l'aimions autant que possible ?

—Mais, mon Père, voilà précisément ce qui déroute. Est-ce que jamais on obtient l'affection de ceux que l'on fait ou qu'on laisse souffrir ? On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec cent barils de vinaigre, disait S. François de Sales. Et c'est vrai. Si l'on avait moins de peines au service divin, et un peu plus de consolations, beaucoup, tous même, serviraient bien Dieu. Et puis, quand on souffre, ne s'impatiente-t-on pas ? Au lieu de devenir meilleur, on perd le peu que l'on avait.

—Où as-tu été chercher tout cela, mon petit ami ? Comme tu es savant ! . . . Mais passons là-dessus ; et venons-en à la réponse. Dis-moi, Dieu n'est-il pas souverainement heureux, parce qu'il est souverainement parfait ?

—Il me le semble. Le bonheur, ou bien-être, suppose que rien n'est en désordre, mais que tout l'être est bien.

—Donc Dieu, puisqu'il veut nous rendre très heureux, a raison d'exiger de nous une grande perfection. C'est la sagesse qui l'exige. Admets-tu ceci ?

—J'y suis contraint.

—Or, ne sais-tu pas que tous nous sommes naturellement très imparfaits ? Tu m'as concédé dans notre dernier entretien que le désordre existe en ce monde. Il existe encore plus en nous, comme il est facile de s'en convaincre.

—C'est vrai.

—Dieu est donc obligé—sa sagesse l'exige—de nous corriger de nos défauts. Comme le laboureur doit nettoyer son champ avant de l'ensemencer ; comme le jardinier doit tailler ses arbres pour leur faire porter plus de fruit, et les perfectionner, ainsi doit faire le bon Dieu avec nous. Serait-il sage de nous laisser avec nos défauts et en même temps d'attendre de nous une vie parfaite ?

—Évidemment non !

—Alors, il doit labourer notre nature, la travailler, coupant, retranchant pour faire disparaître nos défauts.

—Sans aucun doute.

—Cela peut-il se faire sans nous crucifier ? Le médecin qui retranche le mal de notre corps ne fait-il pas souffrir ? Il rend donc malheureux pour procurer le bonheur. Le bonheur, en ce monde déchu, sort de la souffrance dont il est comme le fruit. Remarque bien, tu en feras l'expérience souvent, le bonheur obtenu sur cette terre est d'autant plus grand que la douleur qui l'a précédé a été plus intense. C'est pour cela que dans un psaume nous lisons : " Ceux qui sèment dans les pleurs, récolteront dans la joie."

—Maintenant, je comprends. La sagesse veut que, pour devenir parfaits et heureux, Dieu nous fasse ou nous laisse souffrir. Plus nous voudrions être semblables à Dieu, plus nous devons être crucifiés. Donc l'âme qui veut bien servir N.-S. doit s'attendre à porter de lourdes croix.

—C'est cela même. J'ajoute que c'est par là que Dieu attire les cœurs.

—Voici la principale difficulté : attirer les cœurs par la souffrance !

—Eh ! oui ; tu vas le voir. On n'aime que ce que l'on connaît, n'est-il pas vrai ?

—Il me semble que oui.

—Donc il n'y a que ceux qui connaissent Dieu tel qu'il est, qui l'aiment comme il faut ?

—Admettons.

—Mais qui peut connaître Dieu tel qu'il est, sinon celui qui voit clair et ne se trompe pas ? Et quel est celui qui a l'esprit et le cœur capables de connaître sans se tromper, sinon celui qui est parfait, celui qui a été corrigé de ses imperfections, de ses défauts ?

—C'est vrai.

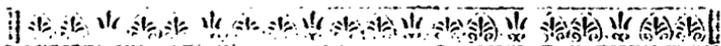
—Or, nous l'avons vu, pour qu'un homme arrive à la perfection, il doit souffrir beaucoup. Donc, c'est par la souffrance que nous devenons parfaits, que nous connaissons clairement Dieu et que nos cœurs le goûtent, s'attachent à Lui.

—En vérité, mon Père, nous sommes ordinairement dans une grande illusion en jugeant ces matières. Autant que j'ai pu le remarquer, à peu près tout le monde pense autrement que vous venez de me l'expliquer.

—Le nombre des insensés, a dit la Ste Écriture, est innombrable. Aussi Dieu disait-il encore : " Vos pensées ne sont pas les miennes ; vos voies ne sont pas mes voies." Et puisque nous ignorons beaucoup, que nous nous trompons fréquemment, honorons la sagesse infinie de Celui qui sait tout, n'erre jamais et dispose de nous de la manière la plus parfaite et la plus respectueuse.

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. Obs.



GALILÉE

L'ATELIER DE SAINT JOSEPH

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le 1^{er} janvier, je vous ai adressé une lettre au sujet des fouilles que j'ai pratiquées à Nazareth dans le courant du mois de décembre dernier et qui m'ont permis de mettre à jour les parties principales de l'ancienne église construite sur l'emplacement de la maison de S. Joseph communément appelée *Atelier ou Boutique de S. Joseph*.

Les fouilles commencées ont été reprises par le Frère Benoit Vlamink lequel, à son tour, a découvert l'église entière avec ses piliers intérieurs et extérieurs et surtout ses trois absides.

L'abside du milieu mesure 4 mètres 85 ; les deux autres, 2 mètres 25 chacune. L'église elle-même a une longueur de 28 mètres 80 sur une largeur de 16 mètres 48.

Une citerne très ancienne d'un beau travail à double orifice, l'un intérieur, et l'autre extérieur, se rapporte parfaitement à la description qu'en fait Arculphe ; d'autant plus qu'à quelques mètres de là existe encore l'ancien canal qui conduisait les eaux de la fontaine de la Vierge jusqu'à l'église de l'Annonciation et dont le couvent des Franciscains a conservé la propriété jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Mais ce n'est pas de cela que je veux vous entretenir aujourd'hui ; j'espère pouvoir le faire dans un article spécial en vous parlant de ce que nous savons de l'atelier de S. Joseph.

Aujourd'hui, je voudrais vous communiquer une idée, ou si vous le voulez, un rêve, une espérance qui, si elle se réalisait, serait de nature à rendre à ce sanctuaire si vénérable, tout l'éclat et la splendeur dont il est digne.

Ce serait de faire de l'Atelier de S. Joseph le centre universel de la dévotion à S. Joseph et à la Ste Famille. Pourquoi toutes les œuvres et associations si nombreuses aujourd'hui chez toutes les nations catholiques ne se feraient-elles pas représenter à Nazareth dans cette humble maison où pendant tant d'années les Anges contemplèrent leur Dieu aidant dans les durs travaux de l'ouvrier, celui que l'Église catholique a proclamé avec tant d'allégresse son Patron universel, et cela sous les yeux et en compagnie de Celle qu'ils aimaient et honoraient déjà comme leur Reine. Toutes les œuvres ouvrières elles-mêmes quelles qu'elles soient pourraient se faire inscrire à cet atelier béni. Ne semble-t-il pas que l'humble Atelier deviendrait comme une source de grâces qui arroserait toute la terre ; comme un foyer de chaleur et de bénédiction, qui donnerait à toutes les associations sans nombre qui s'occupent des ouvriers, une vie commune et aussi une force immense qu'elles puiseraient à Nazareth dans cette union de leurs efforts, de leurs espérances et de leurs prières.

J'ai parlé d'un centre universel, réunissant dans une même pensée de dévotion et d'amour envers S. Joseph, les associations diverses de toutes les nations de la terre. Les sanctuaires de Terre-Sainte sont avant tout catholiques, car c'est d'ici qu'est parti cet ordre divin : *Itē, docet omnes gentes*, ordre donné par Celui dont le prophète avait dit : *Omnes gentes servient ei*. Il semble même que cette prophétie a un certain accomplissement parmi nous, religieux

Franciscains de Terre-Sainte, que nous trouvons composés de presque toutes les nations de la terre. On dirait que N. S. P. S. François parlait plus spécialement de nous lorsqu'il disait à ses premiers compagnons pour les encourager : " Prenez courage, réjouissez-vous, j'ai vu une grande " multitude venant à nous. . . . Les Français accourent, les " Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands " suivent de près ; toutes les nations s'ébranlent, et voilà " que le bruit des pas de ceux qui vont et viennent retentit " encore à mes oreilles." (Thomas de Célano, Légende, p. 1., ch. XI.)

Mais si j'ai nommé toutes les nations de la terre de toutes les associations et œuvres de toutes sortes qui se sont formées pour propager le culte de S. Joseph et de la Ste Famille, c'est à chacune en particulier à se lever et à montrer ce qu'elle veut et peut faire pour le chef de la Ste Famille et le Patron des ouvriers chrétiens.

Laisant donc à mes confrères le soin de s'adresser à leurs compatriotes, moi, Français, c'est à la France que je m'adresse aujourd'hui et je lui dis : " O France bien-aimée, toi qui as toujours été la première dans tout ce qui est grand et généreux ! Tu étais autrefois si belle et si majestueuse devant les nations ! aujourd'hui le malheur t'a frappée et ton noble front s'est courbé ; car ton honneur, ô France, était la foi et tes ennemis s'efforcent de l'arracher de ton sein. Mais tes enfants sont encore là pour résister à ces violences et te conserver un si précieux trésor. Plus que jamais ils luttent pour défendre la foi de leurs pères et ils se sont groupés en associations de toutes sortes pour résister à leurs ennemis. Eh ! bien, qu'ils viennent s'unir là, à Nazareth, dans ce sanctuaire de la Ste Famille, dans cet humble Atelier de l'artisan Joseph, dans une même pensée de foi et de confiance en ce grand Patron des pauvres, des souffrants, des travailleurs et des ouvriers. Que l'ouvrier vienne là, sous ce pauvre toit, apprendre à estimer sa pauvreté, son obscurité, à se contenter de son salaire, à aimer sa famille et à goûter le bonheur d'une vie simple et honnête. Et ensuite il sera bien facile de résoudre les grandes questions sociales qui t'agitent, ô France !. . .

Voilà, Mon Très Révérend Père, cette idée, cette espérance dont je voulais vous entretenir. Tout cela se réalisera-t-il un jour ? oui, assurément, si c'est l'œuvre de Dieu ! Toutefois je trouve un encouragement et comme une préparation à sa réalisation dans le Bref annoncé par le journal " *L'Univers* " dans son numéro du 10 avril courant et qui doit régler ce qui touche le culte de la Ste Famille et

les associations qui lui sont consacrées. L'article continué ainsi : "Ce Bref réunit sous une même règle et direction toutes les associations et prescrit la formule de consécration à la Ste Famille. Il donne ensuite les statuts établis par la Sacrée Congrégation des Rites et qui établissent que le centre de toutes les associations sera à Rome auprès du Cardinal-Vicaire *pro tempore*. La direction de chaque association dans les divers diocèses sera confiée à un ecclésiastique choisi par l'Ordinaire qui aura le titre de directeur diocésain ; mais le soin d'inscrire les fidèles appartiendra aux curés qui seront en correspondance avec les délégués diocésains, ceux-ci, à leur tour, se tiendront en communication avec le conseil de Rome."

Il s'agit ici d'une véritable organisation et de l'établissement d'un centre administratif imprimant une direction uniforme à toutes les associations semblables.

Tel n'est pas et ne peut pas être notre but ; et cependant c'est aussi un centre, mais un centre de dévotion qui, sans exercer aucune direction spéciale sur chacune des associations si diverses qui ont pour but le culte de S. Joseph et de la Ste Famille, serait un lien spirituel qui les unirait toutes dans une même prière au pied du même autel dans ce sanctuaire de Nazareth, unique au monde. Du reste S. Joseph se chargerait de la présidence de l'œuvre et saurait bien lui donner l'organisation de la direction nécessaire.

Tout cela est beau et plaira peut-être à quelques-uns ; mais il y a un défaut que je dois vous signaler avant de finir. C'est que nous avons parlé de l'édifice sans nous occuper des fondements, car cette église que nous saluons déjà de loin comme centre du culte de S. Joseph et où nous voyons d'avance affluer les pèlerinages de patrons et d'ouvriers venant, unis par la charité chrétienne, recevoir les leçons de Jésus-Ouvrier ; cette église, elle est encore à l'état de ruines : il faut tout d'abord l'en sortir.

Déjà plusieurs nations sont intervenues pour délivrer la maison de S. Joseph des mesures et des cabanes qui la cachaient aux regards (1), tellement que généralement on

(1) Au commencement de 1890, étant alors Gardien de Nazareth, je pus pratiquer en secret des fouilles et découvrir l'abside gauche et deux piliers. Sûr désormais de l'existence de l'église, existence affirmée du reste par la tradition locale, je fis tous mes efforts pour acquiescer les maisons voisines ; je dus sortir de charge sans avoir réalisé mes désirs. Mais sous mes deux successeurs, le R. Père Charles Bachillo, Espagnol, et le R. Père Barnaba d'Appignano, Gardien actuel, le

ne croyait pas à son existence.

Mon prédécesseur, le P. François-Xavier, y avait déjà employé l'argent de sa patrie, la catholique Espagne ; la France, que je représentais, ne resta pas en arrière, non plus que l'Italie sous le R. Pète Gardien actuel, qui est Italien. Enfin, le Révérendissime Père Jacques de Castelmadama, Custode actuel de Terre-Sainte, dont ce sera l'éternel honneur d'avoir sorti de son obscurité et rendu au culte le sanctuaire de S. Joseph, n'a jamais cessé d'encourager les efforts faits dans ce but et y a consacré tout ce qu'il pouvait prélever sur les aumônes du monde entier sans nuire aux autres œuvres de la Custodie. Mais jusqu'ici le contingent le plus fort a été apporté d'Amérique par le R. Père Vissani, commissaire général de Terre-Sainte, et c'est à lui que nous devons la délivrance définitive des anciennes ruines. Le Révérend Père va de plus entreprendre la reconstruction de la nouvelle Casa-Nuova restée inachevée depuis plusieurs années faute de ressources, et désormais les pèlerins pourront trouver à Nazareth une hospitalité large et confortable. Il ne manquera plus que la route au moins carrossable pour que Nazareth et S. Joseph voient affluer de nombreux pèlerins.

Vous le voyez, Mon Très Révérend Père, c'est un véritable concours qui va s'ouvrir entre les nations et dans lequel chacune s'efforcera de faire plus que les autres pour S. Joseph et la Ste Famille. Plus que d'autres la France a besoin des secours d'En-Haut ; elle doit donc aussi faire plus que les autres. Il y va de son honneur.

Encore une fois, Mon Très Révérend Père, voilà mon espérance ; je vous l'ai exposée simplement en vous priant de la communiquer à vos abonnés. Qu'ils ne regardent pas de qui vient une telle idée ; qu'ils regardent plutôt Jésus, Marie, Joseph, dont il recherche uniquement la gloire. Puis, si vraiment cette idée réalise un vœu secret et un besoin intime des cœurs, qu'ils répondent à mon appel et mon rêve sera bientôt une réalité.

Agrécz, etc.,

FR. PROSPER-MARIE, *de Marennes.*

— 346 —

Frère Joseph de Naples, notre Procureur, à l'habileté duquel la Terre-Sainte doit les acquisitions qu'elle a faites pendant ces 20 dernières années en Galilée : à Cana, à Séphoris, à Naïm et à Capharnaïm, put mener à bonne fin les négociations. Et c'est ainsi que, arrivé le premier décembre à Nazareth, je pus pratiquer les fouilles dont je vous entretenais dans ma lettre du premier janvier suivant.

CHRISTOPHE COLOMB

LE GRAND NAVIGATEUR TERTIAIRE.

IX

Nous avons vu que Colomb partit de Palos le vendredi 3 août 1492, au nom de JÉSUS-CHRIST, pour aller à la découverte du nouveau monde. Sa persévérance était enfin couronnée de succès.

Ne croyons pas, cependant, que toutes ses peines soient terminées : son voyage sur l'Océan lui en ménagera plus d'une encore.

Trois jours après, une de ses caravelles *la Pinta* eut son timon démis ; les pièces en étaient désassemblées. Christophe reconnut là une machination des propriétaires du navire qui voulaient rendre impossible le voyage. On remit comme on put les choses en place et on continua de naviguer.

Le 6 septembre, près des îles Canaries, Colomb apprit que le roi de Portugal, courroucé contre lui, avait envoyé trois navires pour l'enlever. Et, par comble d'inquiétude, un calme plat le fixait dans les eaux de la Gomera, en vue du pic de Ténériffe, dont les éruptions volcaniques épouvantaient l'équipage.

Cette situation pleine d'anxiété dura du jeudi matin au samedi avant l'aube. Dieu vint au secours de son serviteur : une brise s'éleva avec le soleil, les voiles se gonflèrent de nouveau, et dans la journée les hauteurs de Ferro s'effacèrent graduellement. Le péril était conjuré.

Mais en même temps surgissaient de plus grandes difficultés : on entraît dans des parages inconnus. Et, si la joie de Colomb était grande à cette occasion, la désolation des matelots ne l'était pas moins : reverraient-ils jamais leur patrie ? Colomb dut les rassurer et ne pas leur faire connaître exactement les distances qu'ils parcouraient. Il leur cachait donc une partie de la vérité et corrigéait les directions prises par les timoniers. Toutefois la désolation des marins ne disparaissait pas complètement.

Le 13 septembre, une nouvelle épreuve vint fondre sur le hardi explorateur : la boussole subissait dans ces régions des variations telles qu'on ne pouvait plus se guider sur elle. Colomb, privé de cet appui si précieux, se garda bien d'en rien dire à ses officiers, dont le front se rembrunissait déjà. Mais il ne put cacher longtemps la chose à l'équipage.

Le 18 apparurent des signes non équivoques du voisinage de la terre. Cependant, malgré l'insistance de tout son monde, Colomb ne consentit pas à se détourner. Cette fermeté parut une orgueilleuse obstination aux matelots déjà inquiets de la longueur de la route. Leur frayeur embrassait avec transport l'espoir d'une terre voisine, annoncée par le *Signor Martin Alonzo*, capitaine

expérimenté et, de plus, leur compatriote. Ce refus occasionna un sourd mécontentement et une secrète irritation dans les trois navires.

Le 19, Christophe eut de nouveaux indices de la proximité des terres : cependant convaincu que là n'était pas encore le continent cherché, il ne crut pas devoir perdre son temps à louvoyer pour reconnaître des îles.

Quelques jours plus tard on arriva à ces parages, désignés depuis sous le nom de "Mer d'herbes." L'aspect de cette verdure, qui d'abord souriait aux espérances des matelots, car elle semblait indiquer l'approche des terres, leur devint bientôt, par son immensité, une sérieuse alarme. Ils se croyaient parvenus à ces éternels marécages de l'Océan qu'on disait servir de borne au monde, et de tombeau à la curiosité qui les affrontait. Les plus intrépides pâlissaient d'effroi.

L'esprit des matelots se trouvait involontairement traversé d'affreuses images, suite des récits que faisaient les marins dans leurs veillées d'hiver, tantôt sur les contrées inhabitables du midi, ou sur le géant sous-marin du nord, le Craken, cet épouvantable polype qui, d'un bras, se cramponnait à la mer Blanche, tandis que, de l'autre, il fouillait l'Océan Germanique ; tantôt sur les friandes syrènes et les monstres anonymes, grands et petits, qui entraînent les navires dans les tourbillons.

Autre cause d'inquiétude : plus on avançait, plus le vent, d'une extrême douceur, semblait pousser régulièrement vers l'ouest. Or, jamais, dans les mers connues, il n'y avait eu exemple d'une telle fixité d'impulsion. Avec ce vent pourrait-on jamais revenir en Espagne ?

Ainsi l'équipage s'irritait ; les explications de Colomb loin de l'apaiser, l'aigrirent au contraire, et il ne resta bientôt plus au fils de S. François que sa confiance en Dieu pour continuer l'entreprise. Elle ne fut pas trompée : un vent opposé se leva soudain, comme pour démentir les sinistres craintes des matelots.

Le lendemain, dimanche, les herbes aquatiques reparurent en immenses plaines, la brise poussait de nouveau, doucement, vers l'ouest, sur une mer où n'apparaissait aucune vague. Ce calme prolongé parut suspect, et les murmures allèrent croissant dans l'équipage : on allait, disaient les mécontents, à une perte inévitable, car on avait atteint ces parages stagnants où les vents perdent leur impulsion et la mer son balancement. On se rappelait ces animaux qui s'attachent à la quille des navires et les retiennent jusqu'à ce qu'ils deviennent la proie des monstres domiciliés au plus profond de ces forêts sous-marines.

Colomb ne pouvait rien contre ces fantômes produits par l'imagination affolée des matelots. Mais Dieu l'aida encore : tout-à-coup, sans que le vent se fit sentir, la mer devint si grosse que tous en étaient très étonnés.

Au coucher du soleil, du mardi suivant, 25 septembre, Martin Alonso Pinzon, accourant sur la poupe de la *Pinta*, se mit à crier

de toute sa poitrine : “ Terre ! terre ! Segnor, je suis le premier qui l’ait vue ; constatez mon droit à la rente ”

Aussitôt tous ses marins poussèrent des cris de joie, tandis que ceux de la *Nigna*, s’accrochant aux haubans, montaient les uns après les autres dans les gabies, et assuraient aussi que c’était bien la terre. Au bruit de ces exclamations, Colomb tout ému tomba à genoux pour remercier Dieu.

Le jour venu, on ne vit aucune terre ; on avait été le jouet d’une illusion. L’abattement en fut d’autant plus grand.

Le premier octobre, le lieutenant de service, avec un accent d’effroi qu’il ne put maîtriser, déclara qu’on avait fait en ce moment 578 lieues à l’ouest depuis l’île de Fer. Ce chiffre acheva d’abatre les courages ; il était pourtant au-dessous de la vérité : Colomb, en secret, avait compté 700 lieues. Cependant les indices de terre se multipliaient. Les pilotes voulaient louvoyer pour découvrir les îles de ces parages. Pour ne pas perdre de temps, et aller droit aux Indes, Colomb refusa. Les murmures prirent alors un caractère de haine.

Tant de fois déçus par les signes qui semblaient leur promettre la terre, les équipages tombèrent dans une taciturnité, indice du dernier découragement. A l’insu des officiers, les matelots se réunissaient par petits groupes pour se confier leur frayeur et se consoler ; ils ne firent que s’aigrir davantage et en vinrent peu à peu à comploter contre leur commandant. Naturellement, en leur qualité d’Espagnols, ils détestaient cet étranger qui risquait leur vie avec la sienne pour se faire grand Seigneur à leur dépens. Afin de pouvoir parler publiquement, à mots couverts, de Colomb, ils le surnommaient le Génois, le blagueur. Les vieux marins taxaient de folie sa persistance à s’enfoncer dans l’ouest. Ils rappelaient les tristes pressentiments de leur famille, l’effroi de Palos tout entier, l’opposition des savants de Salamanque au projet du Génois ; ils regrettaient leur confiance dans le Gardien de la Rabida devenu la dupe de cet intrigant hâbleur ; tous s’accordaient à reconnaître que pousser plus loin leur navigation c’était aller à une perte certaine.

Le Commandant ne voulait rien entendre ; ni prières, ni représentation ne pouvaient rien sur son opiniâtreté diabolique ; leurs murmures, leur tristesse, leur anxiété ne l’empêchaient pas de les pousser à une mort lamentable. Ne fallait-il pas porter remède à ce danger ? Devaient-ils par une aveugle soumission travailler à leur propre ruine ? Le Commandant, tenace comme le fer, n’avait aucun égard à leurs plaintes ; rien ne touchait son obstination orgueilleuse ! . . . il fallait en finir et lui faire subir cette loi du salut commun qu’il méconnaissait si méchamment.

Était-il juste que 120 hommes, la plupart Castillans et vieux chrétiens, périssent par le caprice d’un seul, d’un étranger, d’un Génois ? Allons, signifions-lui de reprendre la route d’Europe ; s’il refuse, jetons-le à l’eau. A notre retour, nous dirons qu’il y est tombé, la nuit, par accident, pendant qu’il considérait les

étoiles. Personne ne viendra y voir ; qui s'inquiète de ce Génois dans la noble Castille ?

Cette conspiration couva, comme le feu sous la cendre, pendant quelque temps ; elle éclata le 10 octobre.

Vers la nuit, au moment où, d'après les ordres du Commandant, les trois caravelles devaient se trouver rapprochées, la *Pinta* et la *Nigna* joignirent la *Santa-Maria*, serrèrent ses flancs à babord et à tribord. Aidés par l'équipage rebelle, les frères Pinzon, suivis de leurs hommes, s'élançant sur le pont du navire amiral, la fureur au front et le fer à la main et somment Colomb de mettre le cap sur la Castille. Le propre équipage de Colomb, ses gens, ses pilotes, les officiers de la couronne et le neveu germain de sa femme s'étaient joints aux révoltés.

Le fils de S. François était seul contre tous !

Mais non, il avait Dieu pour lui. Avec une incroyable autorité il les regarde, les apostrophe, leur déclare qu'il ne cèdera pas à leurs sommations et qu'il poursuivra son voyage jusqu'à ce qu'il trouve les Indes par l'aide de Notre-Seigneur.

Les rebelles s'apaisent et cette révolte, déchainée sous les voiles de la nuit, fut dissipée avant ses ombres.

Dès l'aube, l'auxiliaire divin qui avait soutenu Colomb contre le débordement de tant de colères et les cruautés de la peur, manifesta sa présence. Malgré la sérénité de l'atmosphère, la douceur des brises embaumées, la vaste mer s'enfla. De larges lames s'élevèrent, poussant les caravelles avec une force encore inéprouvée. Des damiers parurent en grand nombre. Un jonc vert passa tout près des flancs de la *Santa-Maria*. Peu après, l'équipage de la *Pinta* aperçut un roseau et deux bâtons, une touffe d'herbe terrestre et une petite planche. La *Nigna* eut aussi sa trouvaille : c'était une branche d'arbre, chargée de petits fruits roux. Ces signes soutinrent l'espoir des marins durant tout le cours de la journée.

Le soleil s'abaissa flamboyant dans la mer. Le cercle entier de l'horizon offrait à l'œil sa pure ligne d'azur. Nulle vapeur ne permettait l'illusion d'une terre prochaine. Tout-à-coup, comme par inspiration, Colomb fit reprendre la première route vers l'ouest.

Puis, après le chant habituel du *Salve Regina*, rassemblant les hommes de l'équipage, il leur adressa une allocution pour leur rappeler les bienfaits dont le Seigneur les avait comblés durant la traversée si redoutée de la *Mer ténébreuse* ; quelle reconnaissance ne devaient-ils pas à Dieu ! puis, leurs peines allaient finir ; la terre était proche ; cette nuit même ils atteindraient le but de leur voyage ; passez donc la nuit en veillant et en priant, leur dit-il, avant le jour vous apercevrez quelque île.

Le commandant se retira dans sa chambre et se mit en prières. Vers dix heures il monta sur la dunette ; à peine arrivé, il aperçut au loin une lumière ; pour vérifier le fait il appela un officier de la maison du Roi, lequel reconnut qu'on voyait bien une lumière. Le commissaire de marine fut aussi appelé ; quand il arriva, la

lumière avait disparu ; mais elle revint et disparut à plusieurs reprises : c'était comme une flamme qui montait et baissait alternativement. Colomb en conclut au voisinage de la terre.

Aussi sur chaque bord, l'attente était unanime et l'impatience extrême. Electrisés par la solennelle affirmation du commandant, tous les cœurs palpitaient d'espérance. Tous les regards plongeaient avidement dans les ombres. Soudain, un éclair brille et un coup de canon tonne au large. Les équipages bondissent d'allégresse ; c'était le signal de la terre !

L'horloge de la *Santa-Maria* marquait 2 heures du matin.

Colomb, à genoux, les mains levées au ciel, les yeux remplis de larmes de reconnaissance, entonna le *Te Deum* que l'équipage continua avec transport.

Après avoir satisfait au devoir religieux, on donna libre cours à l'allégresse qui débordait des cœurs ; les amis, les parents se félicitaient. Tout l'équipage de la *Santa-Maria* se présenta devant le commandant pour lui offrir ses respects et rendre hommage à son génie.

D'autre part, la prudence du chef qui n'oubliait rien, songeait à mettre la flotille en état de défense, car on ignorait ce que le retour du soleil ferait apparaître.

Le vendredi 12 Octobre 1492, aux naissantes lueurs du jour, apparut une terre dont les bocages colorés des premiers feux du soleil, exhalaient des parfums inconnus et séduisaient les yeux par leur riante perspective. On était près d'une île assez étendue, unie et sans apparence de montagnes. D'épaisses forêts bornaient l'horizon ; au milieu de clairières reluisait l'eau pure d'un lac. On se dirigea vers une plage spacieuse encadrée d'une vigoureuse végétation.

Revêtu du costume de ses dignités, un manteau écarlate sur les épaules, et tenant déployée l'image de N. S. Jésus-Christ sur l'étendard royal de l'expédition, Colomb descendit dans la chaloupe suivi de son état-major. Bientôt on accosta la grève.

À peine débarqué, le fils de S. François planta l'étendard de la Croix. Tous alors, à son exemple, s'agenouillèrent et, par trois fois, baisèrent la terre en répandant des larmes de joie. Colomb bénit Dieu à haute voix, puis se relevant, il déploya dans toute sa largeur l'étendard de la croix et offrit à Jésus-Christ les prémices de sa découverte. L'île reçut le nom de *Saint-Sauveur*, (San-Salvador.) Après quoi, tous tirant leur épée, l'inventeur du Nouveau Monde déclara prendre possession de cette terre pour la couronne de Castille, au nom de Jésus-Christ,

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



BELLE PAROLE DE PARENTS CHRETIENS.

Le fait suivant est raconté par Mgr Grouard, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie.

“ J'avais prêché en faveur de nos missions dans une église de Lowell (Etats-Unis), tenue par nos Pères. Après le sermon, je fus appelé au parloir. J'y trouvai un jeune homme tenant un petit enfant sur le bras et accompagné de sa femme. “ Monseigneur, ” me dit-il modestement, “ je désirerais vous offrir quelques petites choses pour vos missions et vous demander en retour une faveur. ” Et ce disant, il me donne sa montre ; sa femme, de son côté me présente un billet de cinq piastres. Après quoi le jeune homme ajoute : “ A l'époque de mon mariage, je me suis procuré des habits de nocce ; ils sont trop beaux pour moi. “ Voudriez-vous les accepter aussi ? ” Et sans attendre ma réponse, sa femme me remet un paquet contenant ces habits de fête qui rappelaient de si doux souvenirs. J'étais tout ému d'une telle générosité et ne savais comment exprimer ma reconnaissance ; mais mon émotion devint bientôt plus grande, quand j'entendis le jeune homme prononcer ces paroles :

“ Maintenant, Monseigneur, la faveur que je vous demande, c'est que vous vouliez bien prier le bon Dieu pour “ mon enfant, afin qu'il vive sans péché mortel. ” Et sa femme de se joindre à lui pour s'assurer le concours de mes prières, afin d'obtenir cette seule grâce pour son fils !

“ La générosité de ces bons ouvriers est, sans doute, admirable ; mais combien plus admirable l'amour chrétien de leur enfant, et quelle manifestation merveilleuse du saint amour de Dieu !

“ J'ai promis mes faibles prières, mais je demande aussi que tous ceux qui liront ce récit s'unissent à moi pour obtenir la réalisation du désir si excellent de ces bons chrétiens. ”

CORRESPONDANCE DE ROME.

Palazzola, 3 Août 1892

La fête de S. Bonaventure est venue clore l'année scolaire et ouvrir le temps des vacances. Les chaleurs excessives qui se faisaient sentir depuis quelques semaines rendaient plus pénible à

nos étudiants le séjour à Rome et leur faisaient désirer plus vivement l'air pur et bienfaisant de la campagne. Ils avaient du reste besoin de repos après les fatigues de l'année scolaire, couronnée par des examens qui ont rempli de satisfaction les examinateurs. Aussi le Rme Père Général a bien voulu, comme l'an dernier, mettre à leur disposition pour le temps des vacances, notre vieux couvent de N.-D. aux Neiges, près d'Albano.

Inutile de vous dire avec quel empressement ils ont quitté la ville, avec quelle joie ils ont revue la campagne et salué le *lieu de leur repos*. C'est vraiment un site enchanteur que celui de N.-D. aux Neiges, assis sur le flanc d'une montagne verdoyante qui entoure comme d'une vaste couronne le magnifique lac d'Albano.

De la terrasse du jardin, on aperçoit à l'horizon la Méditerranée, sillonnée par des barques de pêcheurs, dont les voiles éclairées par le soleil levant, nous apparaissent le matin comme autant de blancs papillons voltigeant de fleur en fleur. A nos pieds, c'est le lac aux eaux limpides, dans lequel se reflètent, le jour, les villas de Castel Gondolfo et où se mirent, la nuit, les étoiles du firmament. Tout autour de nous, c'est la douce solitude, telle que la rêvait Notre Séraphique Père ; c'est la forêt avec ses mystérieux ombrages, ses sentiers escarpés, ses sites pittoresques ; c'est le silence qui n'est interrompu que par le gazouillement des oiseaux et maintenant par les chants de nos étudiants qui tous les soirs saluent avec amour leur Mère du Ciel et redisent à tous les échos : *Ave Maria !*

Comment pourrions-nous remercier la divine Providence de sa paternelle bonté pour nous ? C'est avec bien plus de raison que le poète que nous pouvons nous écrier :

..... *Deus nobis hæc otia fecit !* et avec David nous chantons, le cœur rempli de reconnaissance :

Quam bonus Israël Deus ! Quam bonus ! Avant de quitter le collège, nous avons pu assister au Sacre de Mgr Diomède Falconio, Procureur Général des Mineurs Réformés, préconisé Evêque de Lacedonia (Italie), dans le Consistoire du 11 juillet dernier.

La cérémonie a eu lieu le 17 dans l'église S. Antoine, au milieu d'un grand concours de religieux et de fidèles. Deux élus reçurent en même temps la consécration épiscopale : Mgr Falconio et Mgr Todisco Grande, Evêque d'Arcadiopoli, tandis que cinq autres étaient sacrés dans l'église S. Apollinaire, par le Cardinal Vicaire. A S. Antoine, le prélat consécrateur fut son Eminence le Cardinal Monaco La Valetta, Doyen du Sacré Collège ; il était assisté par Mgr Grasseli, des Mineurs Conventuels, Archevêque de Colosse, et Mgr Fausti, Archevêque de Lélencio.

Le lendemain, les nouveaux Evêques furent reçus en audience particulière par le Souverain Pontife, et le jour suivant, et le repas de famille réunissait à S. Antoine les Supérieurs de l'Ordre présents à Rome, pour fêter le nouvel Evêque franciscain. Le Rme Père Général qui présidait cette fête, a pris le premier la parole :

après avoir félicité Mgr Falconio de la dignité à laquelle l'avait appelé le Souverain Pontife et l'avoir remercié des services rendus dans l'Ordre, il lui a souhaité un épiscopat fécond en œuvres pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, d'autres discours, en diverses langues, ont dit, en prose et en vers, à l'Évêque de Ladonia, les sentiments de joie et les fraternelles congratulations de tout l'Ordre.

Les joies de cette fête de famille ont été troublées par un deuil auquel ont pris part tout ensemble l'Église et l'Ordre de S. François. Monseigneur François Imparati, ex-Secrétaire Général de l'Ordre et Archevêque de Matera, a été emporté presque subitement. C'était un prélat exemplaire et une des gloires de l'épiscopat italien.

Pendant le mois qui vient de s'écouler, de nouveaux vides se sont produits dans le Sacré Collège, et nous avons à déplorer la mort des Eminentissimes Cardinaux Tololi, Battaglini et d'Annibale. Ce dernier, modeste professeur de théologie morale, pendant 30 ans, dans le Séminaire de Rieti, avait attiré sur lui l'attention du Souverain Pontife par sa *Somme de Théologie Morale*, ouvrage de grande valeur qui place son auteur au rang des premiers théologiens.

Le Souverain Pontife vient de publier un Bref approuvant et promulguant les Statuts de l'Association universelle de la Ste Famille, dont je vous ai parlé dans une correspondance précédente. Il espère les meilleurs fruits du développement de cette pieuse association qu'il enrichit d'indulgences et il rappelle la mémoire des principaux promoteurs de cette dévotion, Mgr Montmorency-Laval, premier évêque de Québec, la Vénéralble Servante de Dieu Marguerite Bourgeois et le P. Francoz de la Compagnie de Jésus.

Dans une magnifique encyclique, le S. Père veut de faire le plus bel éloge de Christophe Colomb. Il montre l'esprit profondément religieux du célèbre navigateur, dont le but principal, en allant à la recherche du Nouveau-Monde, était de gagner de nombreuses âmes à Jésus-Christ. Écrivant au roi d'Espagne pour demander son appui, Colomb faisait valoir l'honneur qui reviendrait à ce prince, *s'il contribuait à faire connaître dans ces contrées éloignées le nom et la doctrine de Jésus-Christ*. Au pape Alexandre VII, à qui il demandait des missionnaires, il disait : *"J'espère, avec l'aide de Dieu, répandre le S. Évangile par tout le monde."* De retour à Lisbonne, après son premier voyage, il écrivait encore : *"Remercions Dieu de l'assistance qu'il nous a donnée. Il faut que Jésus-Christ triomphe sur la terre comme dans le Ciel : le salut est proche pour tant de peuples qui jusqu'à présent, étaient voués à la damnation."* Le Pape ordonne ensuite qu'en actions de grâces de cet anniversaire, le 12 octobre ou le dimanche suivant, la messe de la Ste Trinité soit célébrée dans toutes les églises et chapelles d'Espagne, d'Italie et d'Amérique. Il engage en outre les évêques des autres nations à s'associer à cette solennité.

Puisque je parle de Christophe Colomb, je suis sûr de faire plaisir à tous nos Lecteurs franciscains, en leur citant la belle dépêche que notre Rme Père Général a reçue aujourd'hui même du premier Magistrat de Palos. Elle est datée du couvent même de la Rabida.

“ La Rabida, 3 Août 1892.

“ En ce jour où nous célébrons l'anniversaire du départ de l'intrépide voyageur Christophe Colomb pour réaliser la découverte du Nouveau-Monde, du couvent de la Rabida et de l'auguste cellule du célèbre Père Marchena, je salue respectueusement l'illustre Ordre franciscain qui fut protecteur, lumière et guide de l'immortel navigateur et qui reçut son dernier soupir.

“ PRIETO, Maire de Palos.”

Sensible à cette attention délicate, le Rme Père Louis de Parme, Général des Franciscains, a répondu aussitôt par le télégramme suivant :

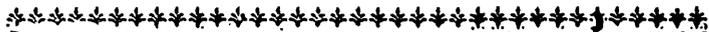
“ Rome, 3 Août 1892.

“ MONSIEUR PRIETO, Maire de Palos,

“ Très touché de votre télégramme, je vous remercie, au nom de l'Ordre, qui sent fêter avec joie l'immortel tertiaire Christophe Colomb, dont la gloire impérisable rejaillit aussi sur l'Ordre. Salut à vous et à la population de Palos.

“ LOUIS DE PARME,

“ Général des Franciscains.”



LÉTTRES DE FRANCE.

Paris, 1 septembre 1892.

L'objet principal de toutes les préoccupations et de toutes les polémiques, parmi nous, depuis six mois, ce sont les lettres et les enseignements du Souverain Pontife, relativement à la question politique. Accepter franchement et respecter la forme démocratique et républicaine, que le pays a choisie pour son gouvernement, combattre, en même temps, les lois iniques et impies que les sectaires Francs-maçons ont fabriquées contre l'Église, telle est, (nos lecteurs le savent déjà,) la ligne de conduite tracée aux Catholiques de France, avec autant de netteté que de sagesse, par le pape tertiaire Léon XIII.

Au premier moment, ces prescriptions du Vicaire de J.-C. n'ont pas été sans soulever des récriminations passionnées. Les survivants et les *revenants* du vieux Gallicanisme d'autrefois, les partisans à outrance de la royauté écroulée, ont d'abord jeté les hauts cris. Faut-il s'en étonner ? Le pape infallible se mêlant des "questions sociales" et intervenant, à nouveau, entre les gouvernements et les peuples, le Pontife-roi saluant l'avènement de la démocratie et défendant aux Catholiques de lier les destinées de l'Église immortelle, aux destinées des partis monarchiques morts ou en train de mourir, il y avait là de quoi révolter ceux qui, au point de vue politique, en sont encore aux temps de Louis XIV et de Philippe-le-Bel. Certains hommes (que, par charité, nous préférons ne pas nommer,) ont essayé, à cette occasion, de susciter contre le S. Père une "levée de boucliers," qui a, du reste, piteusement échoué. L'immense majorité de l'épiscopat et du clergé français a, sans résistance, adhéré aux volontés de Léon XIII ; les chefs les plus autorisés du parti catholique se sont publiquement soumis. M. de Mun, en particulier, dans plusieurs congrès catholiques, a vaillamment pris pour devise la parole pontificale et salué le rôle de la papauté dans les progrès et les triomphes futurs de la démocratie chrétienne. Les simples fidèles, les âmes humbles et droites, écoutent de leur côté, avec reconnaissance et respect, la voix de Celui qui lie et qui délie, les conseils et les ordres de Celui qui a mission de régir les nations et les sociétés. Les mécontents en sont réduits maintenant à crier dans quelques journaux : ils quittent la lutte et *démisionnent* : la foule, auprès de laquelle ils sont profondément populaires, sourit et lève les épaules. Ah ! oui, vraiment, le gallicanisme est bien mort !

Si le gallicanisme, avec son esprit de révolte contre Rome, est enterré et achève de pourrir, le jansénisme, avec ses idées étroites et désolantes, avec ses austérités hypocrites, avec son horreur de

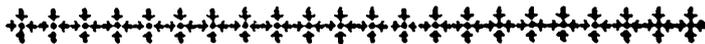
la piété joyeuse et confiante, est bel et bien dans le tombeau, lui aussi. L'élan de la piété française, à l'heure présente, les manifestations grandioses, les pèlerinages qu'elle enfante, en sont une preuve décisive. C'est ainsi qu'au moment où nous écrivons, le grand pèlerinage "national" à Lourdes s'achève. Jamais plus d'enthousiasme ne s'y était vu ; jamais les foules ne s'y étaient pressées plus nombreuses ; jamais les guérisons miraculeuses ne s'y étaient produites plus abondantes. Détail consolant à noter : plusieurs trairs étaient exclusivement composés d'hommes. Les pèlerinages à la Vierge Immaculée sont, du reste, annoncés en nombre considérable et vont se succéder, sans interruption, jusqu'à la fin d'octobre, attirés par les grâces du jubilé que le Pape a accordées, pour cette année, aux sanctuaires de Lourdes. L'Ordre de S. François aura sa place et sa part de choix dans ces solennités. Un pèlerinage, composé de Tertiaires et dirigé par nos Pères Franciscains de l'Observance, va partir, en effet, de Paris, le 14 septembre. Après s'être arrêté aux grottes de S. Antoine, près Brive en Limousin, il arrivera à Lourdes le 16 et y séjournera jusqu'au 19.

D'autre part, sur l'initiative du Rme Père Louis de Parme, successeur de S. François et général de tout l'Ordre des Frères Mineurs, un autre pèlerinage Franciscain s'organise. Celui-là aura pour but Rome, Jérusalem et la Terre-Sainte. Nous savons que beaucoup de nos Tertiaires de France ont l'intention d'y prendre part. D'ailleurs, en dépit de la persécution et malgré les menaces de l'avenir, la famille du Pauvre d'Assise s'étend et se développe, de plus en plus, parmi nous. C'est ainsi que, depuis un an, deux nouveaux monastères de Clarisses, (l'ordre de femmes le plus austère et le plus pauvre qui existe dans l'Église), se sont fondés à Azille et à Bordeaux. Nos Fraternités du Tiers-Ordre, aussi, se sont multipliées et leur action se fait sentir. Ces jours derniers, par exemple, un important congrès des œuvres ouvrières se tenait à Reims et il avait à sa tête des membres du 3me Ordre Franciscain, notamment M. Harmel et son Éminence le Cardinal Langénieux, tertiaires.

Je ne saurais terminer cette lettre sans signaler les honneurs que la Bretagne s'apprête à rendre à la mémoire d'un autre prélat Franciscain, de l'illustre évêque tertiaire Mgr Freppel. Un comité s'est formé et déjà des souscriptions sont recueillies pour ériger, dans le sanctuaire de N.-D. du Felgoët, un monument qui perpétuera le souvenir des travaux et des vertus de ce glorieux disciple du Patriarche.

L. DE KERVAL,

Du 3^{ème} Ordre de S. François.



Visite du Tiers-Ordre à S. Agapit de Beauvillage.

S. Agapit de Beauvillage est une modeste paroisse d'à peine 600 communions, à huit lieues de Québec, sur la ligne du Grand Tronc. On m'a enseigné qu'il ne fallait jamais donner aucune appréciation, surtout en bonne part. Je ne dirai donc rien : je ferai comme le soldat, me contentant de penser que c'est une excellente paroisse.

Depuis de longues années, S. Agapit comptait un certain nombre de tertiaires isolés ; en 1839, Monsieur le Curé, très zélé propagateur du Tiers-Ordre, fit donner une retraite, dans le but principalement d'établir le Tiers-Ordre. Le but fut atteint, car 200 personnes environ répondirent à l'appel. L'année dernière, le Père Visiteur érigea deux Fraternités, dont celle des Frères compte une soixantaine d'hommes ou de jeunes gens. Ces deux fraternités ont recruté leurs membres dans toutes les conditions ; à côté de vénérables vieillards à cheveux blancs, on rencontre un grand nombre de pères et de mères de famille dans la force de l'âge et aussi une belle couronne de jeunesse, jeunes gens et jeunes filles. Tous bien unis, attachés à leur Règle et soumis à leur vénéré Père Directeur qui ne se cache pas pour louer le bien opéré par le Tiers-Ordre dans sa paroisse depuis deux ans qu'il la dirige. Il comprend, comme beaucoup l'ont compris après S. S. Léon XIII, qu'une fraternité du Tiers-Ordre bien dirigée peut renouveler entièrement une paroisse et la maintenir dans sa ferveur.

Le 4 septembre dernier s'ouvrait la visite à laquelle tous ont été fidèles ; on abandonnait les travaux pour assister aux instructions et se rendre auprès du Père Visiteur. Tous les tertiaires en ont profité pour s'approcher des Sacrements. Un grand nombre d'autres paroissiens se sont joints à eux ; les communions en deux matinées ont dépassé le chiffre de 300. Le 6 septembre, à la clôture de la visite, dix personnes recevaient l'habit du Tiers-Ordre.

Comme il faut prendre le bien partout où il se trouve, qu'il me soit permis de signaler un pieux usage introduit dans ces deux fraternités depuis l'année dernière. J'oserais même le recommander à la piété de nos vénérés Directeurs du Tiers-Ordre et aux diverses fraternités où il y aurait possibilité de l'établir. Il s'agit des Frères ou des Sœurs défunts. Le désir du Père Directeur eût été que tous les tertiaires eussent le grand habit pour les réunions et cérémonies.

monies diverses ; mais la paroisse est pauvre et malgré le vif désir de tous de répondre aux intentions de leur Père Directeur, ils ne pouvaient le faire ; pour certaines familles qui comptent quatre ou cinq tertiaires, c'était une dépense de \$20 ou \$25. Monsieur le Curé n'insista pas ; il proposa alors que chacun se procurât un habit moins coûteux, pour y être enseveli et que les deux fraternités réunies fissent la dépense de cinq grands habits complets. Le projet fut adopté haut la main ; depuis lors voici ce qui se pratique à la mort d'un Frère ou d'une Sœur. On achète, si cela n'a pas été fait auparavant, une étoffe brune très légère dont on confectionne un grand habit. L'usage a tellement bien pris depuis un an, que toutes les familles qui perdent un de leurs membres appartenant au Tiers-Ordre, s'empres- sent de se procurer cet habit ; le prix revient à \$2.50 au plus. Le Père visiteur a conseillé à chacun de se procurer cet habit à l'avance ou tout au moins d'en avoir un dans les familles où il y a plusieurs tertiaires et de le faire bénir par le Père Directeur. Pour l'enterrement, le corps est porté par quatre Frères revêtus du grand costume ; un autre Frère, également avec le grand habit, porte la croix.

On m'objectera que personne ne voudra être porteur ou que certaines personnes pourront sourire. On avait pensé à cela à S. Agapit ; mais rien de cela ne s'est produit, tout au contraire. Les Frères désignés, se font un honneur de se revêtir de leur costume et la paroisse en a été édifiée et tient à ce que cet usage se conserve.

Outre les prescriptions de la règle concernant les devoirs envers les tertiaires défunts, ces fraternités font célébrer un grand nombre de messes dans le courant de l'année.



LE TIERS-ORDRE DANS LE PRESENT.

Puisque j'ai commencé à vous parler de l'obéissance que vous devez faire pratiquer à vos enfants, je vous recommanderai aujourd'hui deux vertus dans votre commandement : la *prudence* et le *calme*.

PRUDENCE.

Il importe beaucoup qu'un enfant ne contracte pas l'habitude de la désobéissance. Moins il aura désobéi, moins il sera porté à

désobéir. Autant que possible, évitez-lui les occasions d'enfreindre vos ordres. Ainsi ne lui commandez pas ce que vous prévoyez qu'il ne va pas faire. N'enfermez pas non plus sa liberté dans un cercle trop restreint : ne lui commandez pas, ne lui défendez pas trop de choses, ne soyez pas toujours après lui. S'il lui est arrivé de désobéir dans une affaire de peu d'importance, faites semblant de ne pas vous en apercevoir, laissez-le croire que vous n'avez rien vu.

La désobéissance est contagieuse. Ne laissez pas votre enfant fréquenter des compagnons mal élevés et indociles. S'il a été témoin d'une désobéissance, ne manquez pas de lui faire remarquer ce qu'elle renferme de vilain ; dites-lui quelque chose comme ces paroles : "Ce n'est pas toi qui voudrais en faire autant, tu es trop sage pour cela." Louez en sa présence, sans qu'il se doute que vos paroles sont dites à son intention, l'enfant qui se sera montré bien docile : vous lui ferez estimer l'obéissance, et son amour-propre le portera à en prendre les habitudes.

Soyez prudents aussi dans l'usage des corrections. Faites en sorte que vos enfants attachent une grande importance à la moindre punition. Ordinairement, évitez de les frapper : les coups, souvent répétés, endurent les enfants, et ne les corrigent pas. C'est tout au plus si l'on peut admettre que le père, une fois ou deux dans la vie d'un enfant, et pour une désobéissance grave, lui fasse sentir un peu plus vivement la verge de la correction. Mais le plus souvent, un regard étonné, un air mécontent, un silence significatif, le refus d'un baiser, la privation d'un menu plaisir seront des châtimens suffisants.

CALME.

Dieu ordonne et dispose toutes choses avec force et douceur. Quel calme majestueux dans le gouvernement des corps célestes ! C'est l'image du calme qui doit présider à l'exercice de l'autorité paternelle. Pères et mères, ne vous mettez pas en colère contre vos enfants. Mais, s'il vous arrivait d'y être entraînés, ne leur commandez rien quand vous vous trouverez en cet état : ne punissez, ni ne grondez, ni ne menacez dans la colère. Si vous sentez que cette émotion va se manifester dans vos paroles ou dans vos actes, ayez le courage de vous abstenir jusqu'à ce qu'elle soit calmée. Ne dites rien non plus à un enfant qui serait en colère. Écoutez le conseil de Fénelon : "Ne reprenez jamais l'enfant ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre. Si vous le prenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion et pour sentir l'importance de vos avis : c'est même l'exposer à perdre le respect qu'il vous doit. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous le faites par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié ; vous perdez sans ressource votre autorité. Montrez-lui toujours que vous vous possédez, rien ne le lui fera mieux voir que votre patience."

Après le précepte, Fénelon nous a donné l'exemple. Il avait été chargé, comme précepteur, de l'éducation du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Voici le portrait que nous trace de ce prince un écrivain contemporain : "Le duc de Bourgogne naquit terrible, et dans sa première jeunesse fit trembler. Dur, colère jusqu'aux derniers emportements, même contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps, ce dont j'ai été souvent témoin, opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, livré à toutes les passions, naturellement porté à la cruauté. . . ."

Comment Fénelon apprivoisa-t-il cette nature farouche? comment en fit-il un des princes les plus accomplis qu'ait vus la monarchie française, un prince, dit le même auteur, affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, humble et austère pour soi, tout appliqué à ses obligations et les comprenant immenses, un prince, en un mot, dont on a pu dire :

La France sous son règne eût été trop heureuse.

Ce fut par l'ascendant de ses vertus, et surtout par sa bonté, sa prudence et sa fermeté calme, que Fénelon opéra cette merveilleuse transformation.

Un jour, le précepteur s'était vu forcé de parler à son élève avec une sévérité qu'exigeait la nature de la faute dont il s'était rendu coupable : le jeune prince se permit de lui répondre : "Non, non, Monsieur, *je sais qui je suis et qui vous êtes.*" Fénelon ne répondit pas un seul mot : il sentit que le moment n'était pas venu, et que son élève, dans la disposition où il se trouvait, n'était pas en état de l'entendre. Il parut se recueillir en silence, et se contenta de marquer par l'impression sérieuse et triste qu'il donnait à son maintien qu'il était profondément blessé. Il affecta de ne plus lui parler de la journée. Le lendemain matin, il entra dans la chambre du prince, et lui adressant la parole, avec une gravité froide et respectueuse, bien différente de sa manière habituelle, il lui dit : "Je ne sais, Monsieur, si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier : *que vous saviez ce que vous êtes et ce que je suis.* Il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre, et pour cela je vais vous conduire chez le Roi."

Le duc de Bourgogne, que l'attitude sèche et froide de son précepteur depuis la scène de la veille, et la réflexion d'une nuit entière passée dans les regrets et l'anxiété, avaient accablé de douleur, fut atterré par cette déclaration. Les larmes, les soupirs, la crainte, la honte lui permirent à peine de prononcer ces paroles, entrecoupées à chaque instant par ses sanglots : "Ah ! Monsieur, je suis désespéré de ce qui s'est passé hier : si vous parlez au Roi, vous me ferez perdre son amitié ; je vous promets, je vous promets que vous serez content de moi. Mais, promettez-moi. . . ."

Fénelon ne voulut rien promettre ; il laissa le jeune duc, un jour entier, dans l'inquiétude et l'incertitude. Ce fut seulement lorsqu'il eut lieu d'être bien convaincu de la sincérité de son repentir, qu'il parut céder à ses nouvelles supplications et aux instances de Mme de Maintenon.

Savoir se posséder est un point important dans l'art d'élever la jeunesse. Que dire de ces pères irascibles qu'un rien met hors d'eux-mêmes, qui ne peuvent reprendre leurs enfants que l'imprécation à la bouche, la flamme dans les yeux et le tonnerre dans la voix ? Ils les rendent ou méchants ou niais.

Si coupables que soient des enfants, il ne faut jamais leur dire de paroles injurieuses. Avertissez-les, réprimandez-les, punissez-les, s'il est besoin ; mais ne les insultez pas : il ne vous le pardonneraient jamais.

La colère n'a jamais fait un enfant bien élevé.

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



PRIONS POUR NOS CHERS DÉFUNTS DU TIERS-ORDRE.

-
- Mme Vve François Savard de S. Sauveur de Québec, en religion sœur Ste Marie, décédée le 11 juillet à 69 ans, après 6 années de profession ; Mlle Alvina La Rue de S. Sauveur de Québec, en religion sœur Rose de Lima, décédée le 17 août à 42 ans, après 9 années de profession ; Mme B. Martel, décédée le 16 août à l'âge de 41 ans ; Mme L. Vadebonceur, décédée à Trois-Rivières le 29 août ; Mme Boudrias ; Mme Sivigny ; Mr. Thériault, décédé à l'âge de 84 ans, l'un des plus anciens Tertiaires de Montréal.

Du Chemin de Croix Perpétuel.

Arthur Dion ; Vve Fr. Savard ; Dame Jos. Simard ; Jos. Dion.

